

MONIQUE DEMART TÉMOIGNE...

Années soixante : j'ai vingt ans et je ne cesse d'écrire depuis des années ! Mon père, qui a consacré un article à Pierre Emmanuel, finit par lui envoyer deux de mes recueils. J'attendrai deux mois avant son coup de téléphone : il a aimé mes textes et désire me rencontrer.

Un matin, rue de Varennes, la porte s'ouvre sur un géant au regard à la fois perçant et bienveillant : je traverse un long couloir pour aboutir à une pièce minuscule remplie de livres, « ma cellule », « c'est là que j'écris » ; il m'invite à m'asseoir, me révélant qu'il a mis du temps à ouvrir mes recueils car ayant une « dette » envers mon père, qu'aurait-il fait s'il n'avait pas aimé mes textes ! Mais il les aime, me rassure en me disant que je suis vraiment un poète et que je dois continuer à écrire, à travailler, à acquérir plus de dépouillement. Je suis terriblement bouleversée d'être ainsi reconnue : l'échange durera presque vingt ans : des rencontres régulières et des lettres ; hélas je suis alors très timide, certes habitée par mon élan poétique mais impressionnée par la puissance du sien ; je parle peu lors de nos rencontres, je m'en remets à lui, à l'initiative de sa parole, parfois il arrête sa lecture de mes textes et commente « C'est très beau », « C'est très fort » ou me pose des questions : « Vous vous drogez ? ». Je suis assise à côté de lui ou en face de lui et je le regarde me lire et scander mes textes avec ses doigts, il s'arrête parfois, me regarde, souriant de mon attente inquiète, puis reprend sa lecture et j'épie les moments où passent sur son visage ou dans ses mains les signes attestant qu'il apprécie ou non. Rarement il s'autorise des commentaires critiques ou techniques, toutefois je me souviens de sa méfiance à l'égard de la tentation de « faire du beau » et de son conseil de « me méfier des adjectifs » ; peut-être ai-je nourri à sa rencontre l'obsession du « trop » qui m'a parfois conduite au bord de l'hermétisme.

Chaque fois que je suis sortie de la rue de Varennes, chaque fois, je me suis sentie portée, ressourcée, fortifiée : « Ma chère enfant, continuez de travailler, vous êtes un vrai poète, n'hésitez surtout pas à me déranger, vous êtes mon amie ». Je regrette de ne pas avoir plus saisi cette invitation : j'étais encore une fois trop timide et surtout ma vie était alors tourmentée, mais il répondait à chacun de mes appels, de mes doutes, de mes traversées, je n'ai jamais cessé d'écrire, sachant que celui qui était devenu mon père en

poésie veillait. Son exigence, sa bienveillance et son incroyable fidélité m'ont plus d'une fois éloignée du désespoir.

Lors d'une de nos dernières rencontres rue de Varennes, il me dit que le temps est venu d'affronter l'édition et m'envoie chez Jean Grosjean ; au bout de quelques mois, ce dernier, ayant reçu une lettre d'Emmanuel, me reçoit, il aime mes textes et me propose d'en faire paraître quelques-uns de mon choix dans la NRF, nous devons nous revoir à la rentrée ; mais je laisse passer le temps, je fais deux enfants, je travaille ; des années après, ce sera trop tard, il ne saura plus qui je suis et goûtera moins mes textes.

Quelques souvenirs échappés au temps : à la fin d'une de nos rencontres il me donne une très belle pierre et me demande de ne plus l'appeler « Monsieur », je lui dis que je choisis de l'appeler « Emmanuel ».

À la fin d'une retraite pascale à Eygalières, au monastère orthodoxe, Emmanuel vient me chercher avec sa deux-chevaux pour me faire découvrir les Baux ; éblouie et toujours intimidée, je parle peu, il me demande ce que j'écoute en musique et je lui parle de ma passion de l'époque, *Les Leçons des ténèbres* de Couperin, il les aime aussi : peu de paroles sont échangées en ces deux heures de balade, mais sa puissance tranquille, son accueil affectueux et respectueux tissent en moi des fondations dont la force et la vigilance durent encore.

Lors d'une de nos rencontres, alors que j'admirais de très beaux tableaux sur les murs de son grand salon, il m'apprit qu'ils étaient de son épouse : « Voulez-vous en regarder d'autres ? » Et pendant le reste de la matinée, il me montra, admiratif et ému, un certain nombre de tableaux de J. Loo ; il semblait impressionné par les mystères puissants dévoilés sous des tracés légers ; j'ai rarement entendu le compagnon d'une créatrice, lui-même créateur, parler avec autant d'estime et de pertinence de son œuvre.

Je vais le saluer à la fin d'une de ses conférences, je lui présente mon époux, il me charrie gentiment : « Courage Monsieur, vous n'avez pas choisi le repos avec ce poète ! »

La dernière fois que je l'ai croisé et, pour l'unique fois, embrassé, c'était lors d'une manifestation avec des collègues. Je l'aperçois sur le trottoir d'en face. Émue de le revoir mais craintive de l'aborder après tant d'éloignement, finalement je traverse la rue et l'aborde... « Ma chère enfant, quel bonheur mais que devenez-vous ? » Il me parle de sa très grave opération, de sa fatigue et m'interroge très vite sur mon travail. Je ne le reverrai pas.

Il y a quelques années, lors du Printemps des Poètes à Montpellier, le libraire Jean de Bernard organisa une lecture à la salle Saint Ravy : six écrivains dont Malika Mockedem ; nous devions chacun choisir deux textes, la salle était pleine... Je lus un petit texte

de Guillevic puis un large extrait de « Jacob » : comme le souligna un article de l'époque, la voûte résonna soudain de gravité ; la Parole proclamée s'inscrivait en chaque auditeur, les soulevant dans une verticalité irréductible : je prenais tout mon temps pour faire résonner la charnelle puissance de mon père spirituel. Plusieurs spectateurs vinrent me confier leur bouleversement et me demander des références sur cet auteur : ce fut une grâce de pouvoir ainsi répandre un petit temps sa Parole.

Voilà, c'est peu et c'est beaucoup.

Il me semble, mais je ne hante pas les couloirs ni les réseaux poétiques que Pierre Emmanuel, parce qu'il s'affirma poète chrétien, n'a pas eu la place qu'il méritait : il y a parfois un désintérêt, une méfiance agacée pour « l'écriture du spirituel ». Bien dommage que cette réaction, primaire et parfois un peu désuète, barre l'accès à la reconnaissance d'une Parole dense et brûlante (je n'ai pas tout à fait renoncé aux adjectifs !) que Bernanos n'aurait pas reniée.

www.pierre-emmanuel.net